

## Plaisir aux Classiques

Ceux qui ne lisent que les Classiques et ceux qui ne lisent pas du tout ont l'esprit également fermé. Voiture et Fénelon sont bien connus de quelques professeurs qui n'ont jamais ouvert le *Temps perdu*; mais aussi Sévigné, La Bruyère et Saint-Simon ont été lus, aimés et cités par Proust; Montesquieu, Montaigne et Rousseau, par Gide; Descartes, La Fontaine et Bossuet, par Valéry; les auteurs jansénistes, par Montherlant. On peut donc en toute confiance se laisser introduire dans la Littérature Classique par quelques grands écrivains modernes qui ont notre audience pour d'autres raisons, et dont l'esprit a su découvrir dans cet art ancien des arcanes étranges, ignorés de beaucoup. Il y aura un plaisir supplémentaire à triompher et à s'enivrer de ce dont la plupart s'ennuient. Pour lire les Classiques, tous les mobiles sont bons, car ils ne trompent, n'abusent, ni ne déçoivent; on peut donc déjà recommander de les lire par vanité.

Il faut ensuite les lire dans un dessein tout personnel. Je vais chercher, sous la généralité de leur art, la flèche qu'à travers les siècles ils m'ont décochée. Ma recherche sera d'autant plus heureuse que les Classiques, étant très concis, sont très obscurs; comme les divinités – qui ne parlent jamais, et pour cause, – ils prêtent à beaucoup d'interprétations, donc à beaucoup d'adorations, et rien ne m'interdit de penser que cette sentence de La Bruyère, que ce vers de Racine ont été écrits pour doubler très exactement mon amertume ou ma passion actuelles. A travers l'équivoque d'une forme très générale qui recouvre du très précis, il s'établit entre l'écrivain et moi une sorte de complicité flatteuse; je me sens choisi; l'artiste me découvre; il me chante, il chante ma peine, ma joie, ma curiosité; il la chante bien; il en a tout vu, tout senti, et d'autres choses encore que je ne voyais ni ne sentais. Echo d'un Narcisse qui ne sait pas parler, c'est mon double inspiré; sa confiance m'illumine; mais ses révélations sont si décentes, il chante ce chant individuel avec tant d'à-propos, avec une beauté si pleine mais si modeste, que je n'ai pas à en rougir, et qu'au plaisir d'avoir été deviné, j'ajoute celui de n'être pas trahi. Plus le lecteur aura de passion, plus il se retrouvera dans les Classiques. Il ne pourra en lire une page sans y reconnaître quelque chose de lui-même, et bien que la parenté proposée par les Classiques soit entre leurs créatures et nous plutôt qu'entre nous et eux, je ne vois que des lecteurs sans cœur et sans imagination pour rester froids devant ce pur miroir enflammé par nous-mêmes.

Mais après tout, réfléchir le lecteur, c'est une fonction de toute littérature, et il n'est pas sûr que ce soit la plus noble. Ce qui la rend séduisante chez les Classiques, c'est qu'ils y répugnent. Ils ne parlent jamais d'eux, jamais de nous. Ils ont mis leur art dans l'économie des pronoms personnels. Penser et faire penser *je*, mais dire *ils* ou *on*,

on  
+ pronom  
imité

quelle tyrannie, mais aussi quelle majesté! On peut désormais tout dire ou plutôt tout laisser entendre. Personne n'est dupe de la convention, mais si quelque maladroît osait s'en dispenser, on verrait l'excentrique, l'exagéré, l'incroyable, l'arbitraire, le présomptueux, l'inspiré, le ténébreux s'installer dans l'art des Lettres, comme ils l'ont fait deux siècles plus tard, quitte à être sauvés par le génie qui y perd des forces. Il ne s'agit pas d'aller croire que la fiction des tragédies classiques, que la solennité des oraisons, que la sécheresse des maximes soient autres qu'une convention belle et habile pour vêtir le plus individuel. Fréquenter les classiques, c'est donc prendre une continuelle leçon de décence, et, si l'on veut, de silence; c'est se faire fort. Il y a aussi dans ces écrivains que l'on croit sérieux - c'est-à-dire ennuyeux - l'art d'une comédie supérieure, celle que peuvent se jouer, dans une société intelligente, des personnes qui se divertissent à être cérémonieuses comme d'autres se forcent à être débraillées. Ils ne se prennent pas tant au sérieux, et blousent ceux qui les y prennent et s'y ennuiant.

Certains pourront trouver ce goût trop austère, et préféreront se donner au frémissement de découvrir des choses nouvelles dans les nouveaux auteurs. Or, je ne pense pas que les esprits véritablement vivants puissent se dispenser de cultiver le passé; l'attention qu'on accorde aux problèmes présents n'est fructueuse que si l'on ne s'imagine pas trop qu'ils sont nouveaux. Constaté que tel état et telle action ont déjà été distingués, nommés, pesés, jugés, mis en lumière ou laissés en rebut par deux ou trois grands écrivains du passé (car ils n'avaient aucune honte à se répéter), n'a rien de décourageant; cela permet au contraire de mieux comprendre ce qu'on fait; sentir les opérations de notre intelligence et les accidents de notre sensibilité, se mener parallèlement à la pensée d'hommes intelligents, dont la vue s'affinait par l'usage désinvolte d'un répertoire de truismes, de semi et fausses vérités, héritées de l'antique, et dont ils n'étaient pas dupes, c'est goûter le plaisir de n'être plus singulier en restant soi-même; c'est être soi et c'est être homme; c'est se soutenir par des générations antérieures d'hommes semblables, à la pointe desquelles il nous suffit de nous savoir pour éprouver le vertige de l'obscur et la sécurité d'un passé lumineux. Nul besoin de murmurer le « Tout est dit » comme une parole de désespoir, mais plutôt l'entonner comme un chant de solidarité. « ... Le second point, le plus périlleux peut-être, c'était d'être en commerce intime avec ces morts ressuscités; qui sait, d'être enfin un des leurs? » (Michelet). Cette interrogation est bien romantique, mais la suprême élégance des Classiques c'est qu'on y puisse aller par des voies ennemies; d'ailleurs, toutes y mènent.

Un lieu commun fréquent, c'est de dire que les Classiques sont éternels. Il le sont, mais pas pour la raison que l'on suppose; ce n'est pas tant pour avoir trouvé la vérité, mais beaucoup pour l'avoir bien dite, c'est-à-dire incomplètement; car c'est un moyen habile de la respecter. Il ne faut pas confondre être clair et être complet. La force classique repose sur cette distinction; les Classiques furent clairs, d'une clarté terrible, mais si clair que l'on pressent dans cette transparence des vides inquiétants dont on ne sait, à cause de leur

habileté, s'ils les y ont mis ou simplement laissés. Un classique ne dit pas tout, tant s'en faut (réservé le cas où l'on s'imagine tout y trouver); il dit un peu plus que ce qui est évident, et encore ce supplément d'inconnu, le dit-il comme s'il était évident, en sorte qu'à force de clarté, il n'y a nulle part de plus fatigante obscurité, de silence plus térébrant que la pensée classique. Mais cela fait penser, et penser indéfiniment. Le chant classique est un chant solitaire, mais l'âme musicienne y perçoit des harmoniques infinies, qu'elle s'excite et s'enivre à découvrir. On est invité à démonter les lieux communs pour y trouver d'exquis paradoxes; à deviner sous la froide raison la passion de dominer les passions; sous de pompeuses admonestations, la tendresse; sous de sèches maximes, la confession, etc. Les Classiques se sont offerts à nous avec un tel mépris de s'expliquer qu'ils nous laissent libres de tout leur supposer; on sent que cela est égal; dans ce siècle généreux, l'œuvre est propriété publique; on peut y puiser sans l'amoindrir et sans s'abaisser. Enfermées dans les limites de la perfection, les œuvres classiques sont des objets finis, complexes et admirables; mais elles sont aussi des trames, des ébauches, des espoirs où l'on peut indéfiniment ajouter.

La littérature classique est un échiquier où l'on voit toujours des coups nouveaux; réputée conformiste, elle prête aux vues les moins conformistes. Ses auteurs ont tous leur délicieuse impossibilité. Voici Corneille, s'épuisant à vaincre les désordres du cœur et faisant naître de cet effort une encore plus monstrueuse passion (qui est de n'en avoir jamais). Voici La Bruyère posté à l'ombre d'une société cruelle et policée, traçant autour d'elle, comme un architecte indifférent, les lignes qui la mesurent et la limitent, et mêlant à quelques banalités sérieuses des tendresses dont Proust enchanté n'a pas craint de parsemer son ouvrage; voici Descartes, philosophe par amour de la quiétude et si plein du mot bonheur que les âmes les plus avides de ce bien n'en ont pas encore parlé avec autant de calme passion. Voici La Fontaine, songeur prétendu, bonhomme supposé, moraliste finaud, en fait le plus minutieux architecte de vers français, le modèle laborieux de Racine et de Valéry; voici Rousseau, inventeur d'états d'âmes si aigus et si instables qu'il faudra attendre Gide pour en retrouver le frémissant écho. Mais encore, tous ces noms majeurs qui se laissent si facilement entendre comme *singuliers*, n'ont-ils pas seulement une gloire jalouse de se mêler. Ils sont aussi les Corneille, Racine, Boileau, etc., dont la guirlande un peu rêche a bordé la trame de nos études ou orné le fronton poussiéreux d'un amphithéâtre de Sorbonne; ils sont aussi les signes déformés mais nécessaires d'un événement général, le Classicisme; ils forment entre eux une confrérie, et ces chefs de cohorte impliquent une foule d'écrivains mineurs mais intelligents qui donnent à l'école sa profondeur et sa force de poussée. Ils sont tout cela à la fois; leur œuvre, leur personne, leur place prêtent à d'infinies variations. Les modernes ont le privilège de pressentir plus fraternellement les illuminations et les angoisses de notre âme mais ils n'ont pas encore à nos yeux ce pouvoir explosif des Classiques, dont

DURÉE < > VALGUR  
Schlager

les œuvres possèdent la minutieuse, imprévisible et dangereuse architecture des machines infernales.

Les classiques apprennent à bien écrire; ils enseignent surtout que bien écrire ne va pas sans bien penser. Le style de bonne narration française, le jargon philosophique, l'écriture artiste, la prophétie obscure, tout cela s'effrite après avoir causé quelques sensations; mais la prose dense, qu'elle soit lourde ou incisive, des grands Classiques, mais leurs vers sensuels tiennent à la pensée comme la chair à l'os; qu'il y ait maigreur ou opulence de style, c'est la même complexion, complexion de grands artistes.

Ce siècle a donné sa place et sa grandeur à la rhétorique. Les problèmes de rhétorique ne sont ni particuliers, ni accessoires, ni inutiles; l'art de bien parler commande d'une façon décisive aux opérations essentielles de la vie. C'est la clef de toutes les supériorités. Ceux que l'humanité prend pour ses grands hommes ont-ils pu se passer d'être écrivains? (César, Léonard de Vinci, Napoléon, Delacroix, Laplace, etc.) Il faut toujours se méfier des grands hommes qui méprisent le bien écrire. Dureront-ils? Passent le marbre, le fleuve, les lois et les mœurs, mais la parole est la plus longue à survivre, et des civilisations mortes rayonnent encore par leur seule voix. Les tragédies de Racine, où se débattent les amours les plus angoissées, se ramènent à quelques problèmes de rhétorique, et il n'y a là aucun abaissement; suivez les monologues de Bérénice ou d'Hermione, et vous verrez que cet amour n'est beau que par sa voix, et très précisément les figures par lesquelles la pensée avance, les choses étant dites, puis redites un peu plus profondément, comme à marée montante chaque vague recouvre et dépasse un peu l'aire dessinée par la précédente. Les Classiques nous ont laissé sur cet art quelques préceptes et beaucoup d'exemples; les débats sur le style, où il n'est pas un seul écrivain classique, de Montaigne à Vauvenargues, qui n'ait mêlé sa voix, ont recueilli des plus graves (Pascal, Bossuet, Fénelon) la même attention que des siècles plus frivoles ont accordée à la nature de l'être ou à l'origine et la destination de l'âme. On poursuivait alors des desseins profonds, et en passant, comme Léonard, cherchant outre, faisait ses tableaux, on créait cette admirable langue des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, dont aucun écrivain moderne ne peut se souvenir; il y apprend à retenir l'expression plutôt qu'à la forcer, à vider l'image plutôt qu'à la bonder, à ordonner la pensée à la cadence d'un long souffle plutôt qu'à la morceler en notations brusques. Il ne peut sortir que du grand d'un travail qui châtie. Les investigations multiformes et ordonnées de la rhétorique classique vers la maxime, l'éloquence, le traité et le dialogue, je les vois comme une tentative essentielle de l'esprit pour renouveler le mythe d'Orphée et enchaîner les objets et les hommes rétifs à la parole. Sur ce point encore, n'être pas classique n'est permis qu'aux génies (et savoir si eux-mêmes ne sont pas tous allés à cette école et n'y reviennent pas souvent).

On a souvent vu des personnes se vouer, et il s'agit bien là d'un vœu quasi éternel, à la lecture d'œuvres volumineuses (*Autant en emporte le vent*, *Sparkenbroke*, *Fontaine*). Ceux qui tiennent la vie pour intéressante – en dehors des livres – souffrent de la longueur de

ces œuvres; ils pensent aux tragédies de Racine, dont les cinq actes se lisent en une heure, aux sentences de La Bruyère et de Chamfort, dont il est loisible de se nourrir au rythme que l'on veut; à une page de Descartes ou de Bossuet, que l'on peut isoler sans rien ôter à sa plénitude, à une rêverie de Rousseau entièrement accessible dans ces moments de vide profond et bref qu'une journée ménage entre deux plaisirs ou deux ennuis. Ils veulent donner à la lecture une partie mineure de leur temps, mais pour rien au monde ils n'y renonceraient. Ils sont mûrs pour lire les Classiques.

Il court sur ces écrivains je ne sais quelle rumeur d'ennui; fidèles à la première et primitive idée que nous en avons, nous les enveloppons d'un nuage funèbre, et nous nous exposons à méconnaître les opérations précises et actuelles que ces grands hommes poursuivent derrière leur éternel sérieux. L'ennui, ils ne l'évitent pas toujours, mais de combien de beautés et de vivacités ne se rachète-t-il pas? Ils sont une sorte de poison utile; amer ou succulent, son effet dépend de sa dose et de la constitution de qui l'absorbe; c'est pourquoi les Classiques ne sont pas tant lus qu'ils le méritent, et que leur sont préférés quelquefois des auteurs plus copieux, dont la vertu plus diffuse, plus diluée flatte davantage les âmes qui suivent la pente des plus faciles rêves. Or, il faut aller à l'essentiel; ce n'est pas question de morale, c'est question de plaisir, et il n'en est pas de plus grand qu'une discipline fructueuse. Il va de soi que nous devons d'abord satisfaire la curiosité que nous avons des auteurs contemporains; mais il faut sentir que ceux-là et les Classiques sont frères; il faut aller sans cesse des uns aux autres. On voit des jeunes gens épris de Montherlant, par exemple, s'imaginer qu'hors les modernes, il n'est point de morale audacieuse, et pourtant Montherlant ni personne n'a encore osé *Les Liaisons dangereuses*. Ce livre, d'une intelligence véritablement précise, est si bien écrit que beaucoup glissent et ne s'y arrêtent pas, lassés par l'extrême fixité de la perfection, c'est une porte cachée, mais qui est loin d'être étroite.

Somme toute, on n'a présenté ici que le petit côté de la plaidoirie. Mais il s'agissait d'introduire aux Classiques, et non de faire une louange à leur taille. Il fallait supposer au lecteur rétif quelques faibles, et on remarquera que de ceux-là, on a encore choisi les plus nobles. La littérature a ses saints, ses pontifes, ses théologiens, ses indifférents, ses jansénistes, ses patronages, ses martyrs, ses détracteurs, ses fous, ses dupes, etc.; il n'est pas mauvais qu'elle ait aussi ses jésuites qui désignent le paradis classique par ses voies les plus faciles.

Rien n'est plus contraire à l'honnêteté que l'habitude des citations et des anthologies, mais rien ne dit qu'il faille toujours être honnête, et l'on peut présenter quelques fragments de textes classiques comme ces friandises multiples qui précèdent les repas des *Mille et une Nuits*, et où l'on puise au hasard pour se donner faim. Toutes ces citations ne plairont pas à tous, et celui qui les propose est sans doute le seul lieu géométrique du plaisir et de l'intérêt que chacune

contient. Elles peuvent plaire pour des motifs différents. On les donne sans ordre, sans explication. Elles peuvent seulement servir à soutenir quelques affirmations précédentes. Mais y trouve qui veut ce qu'il veut. Ce sont des amorces. L'important, c'est qu'elles promettent.

... Encore qu'il n'y ait rien dans le monde que les hommes estiment tant que la liberté, j'ose dire qu'il n'y a rien qu'ils conçoivent moins, et qu'ils se rendent eux-mêmes tous les jours esclaves par l'affection de l'indépendance...

(Bossuet)

... Cette haute vertu qui règne dans votre âme  
Se rend-elle si tôt à cette lâche flamme ?  
Ne la nomme point lâche à présent que chez moi,  
Pompeuse et triomphante, elle me fait la loi.  
Porte-lui du respect puisqu'elle m'est si chère...

(Le Cid)

La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.

(Vauvenargues)

Jours devenus moments, moments filés de soie,  
Moments pour qui le sort rend ses vœux superflus,  
Délicieux moments, vous ne reviendrez plus.

(La Fontaine)

La nuit s'avancait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais ...

(Rousseau)

Ceux qui sont nés éloquents parlent quelquefois avec tant de clarté et de brièveté des grandes choses que la plupart des hommes n'imaginent point qu'ils en parlent avec profondeur.

(Vauvenargues)

Ce qui constitue ordinairement une âme forte, c'est qu'elle soit dominée par quelque passion altière et courageuse à laquelle toutes les autres, quoique vives, sont subordonnées...

(Vauvenargues)

Il faut savoir faire les sottises que nous demande notre caractère.

(Chamfort)

Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leur fils...

(Molière)

J'ai vu la beauté même et les grâces dormantes.  
Un doux ressouvenir de cent choses charmantes  
Me suit dans les déserts...

(La Fontaine)

(Ce qu'on appelle nu au XVII<sup>e</sup> siècle) :  
Guitaut était nu en chemise, avec des chausses.

(M<sup>me</sup> de Sévigné)

C'est craindre, menacer et gémir trop longtemps.  
Je meurs si je vous perds, mais je meurs si j'attends.

(Racine)

J'avais éprouvé de si extrêmes contentements depuis que j'avais commencé de me servir de cette méthode, que je ne croyais pas qu'on en pût recevoir de plus doux ni de plus innocents en cette vie...

(Descartes)

Il ne faut point, ma fille, que vous comptiez sur ses lectures ; il nous avoua hier, tout bonnement, qu'il en est incapable présentement : sa jeunesse lui fait du bruit, il n'entend pas. Nous sommes affligés qu'au moins il n'en ait pas envie ; nous voudrions que ce ne fût que le temps qui lui manquât ; mais c'est la volonté.

(M<sup>me</sup> de Sévigné)

... Mais les ouvrages les plus courts  
Sont toujours les meilleurs, En cela, j'ai pour guides  
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser  
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser.  
(La Fontaine)

---

Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant  
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines...  
(Racine)

---

Quoique l'amour n'ait jamais de mesures bien réglées en quelque  
pays que ce soit, j'ose dire qu'il n'y a rien de fort extravagant en  
France, ni dans la manière dont on le fait, ni dans les événements  
ordinaires qu'il y produit.  
(Saint-Evremond)

---

Etre avec des gens qu'on aime, cela suffit : rêver, leur parler, ne  
leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indiffé-  
rentes, mais auprès d'eux, tout est égal.  
(La Bruyère)

---

... Cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie...  
(Racine)

---

... Les délices du soir font un triste matin.  
Ainsi la douceur sensuelle  
Nous cache sa pointe mortelle  
Qui nous flatte à l'entrée et nous tue à la fin.  
(Corneille)

---

Je hais la guerre, car elle gâte la conversation.  
(Fontenelle)

---

... Si vous vous damnez,  
Damnez-vous donc au moins pour des péchés aimables.  
(Voltaire)

« Un courtisan disait, à la mort de Louis XIV : « Après la mort du roi,  
on peut tout croire. »  
(Chamfort)

---

Dans un si grand revers, que vous reste-t-il ? – Moi.  
(Corneille)

---

(Pour certaines raisons, de nombreux textes ne peuvent être cités,  
qui pourtant auraient donné du plaisir et du courage au lecteur ; mais  
il ne lui est pas interdit d'en chercher la trace dans Vauvenargues,  
Chamfort, Michelet, La Fontaine, Hugo, etc.)

EXISTENCES  
1944